

REVUE SPIRITE

JOURNAL BI-MENSUEL

D'ÉTUDES PSYCHOLOGIQUES

31^e ANNÉE

N^o 18

15 SEPTEMBRE 1888.

AVIS : Adresser toutes les correspondances et journaux, à M. P. G. Leymarie, 1, rue de Chabanaïs, nouveau local ou siège social de la Société scientifique du Spiritisme.

CONGRÈS SPIRITE DE BARCELONE

Dans la réunion préparatoire qui a eu lieu le 8 septembre, à 3 heures de l'après-midi, il a été décidé que le Congrès serait présidé successivement par quatre délégués : 1^o M. P. G. Leymarie, délégué de la France; 2^o le vicomte de Torrès-Solanot, délégué de l'Espagne; 3^o M. Huelbes, ancien député, délégué de Madrid; 4^o M. le Dr Hoffmann, délégué de l'Italie.

Ont été nommés vice-présidents : M. Vivès, M. San Benito et M. da Oña, ce dernier représentant la société spirite de Sagua la-Grande, île de Cuba.

Le soir, à 8 h. 1/2, environ deux mille personnes se sont réunies dans une salle admirablement éclairée et très aérée; cette salle était ornée des drapeaux de toutes les nations, mais les couleurs françaises dominaient. Un grand buste d'Allan Kardec occupait la place d'honneur.

Les déclarations du Congrès ont d'abord été lues; puis M. Leymarie a fait à larges traits l'histoire du spiritisme; il a parlé des travaux d'Allan Kardec et des progrès de la doctrine. Les applaudissements réitérés des nombreux auditeurs lui ont prouvé qu'il était compris, quoique parlant en français, et les membres de la presse de Barcelone sont venus le féliciter. Le Dr Huelbes a parlé longuement et éloquemment en castillan. Ensuite un avocat de Madrid a glorifié notre philosophie et le Maître Allan Kardec.

Tous ces discours ont été respectueusement écoutés et cette première séance n'a rien laissé à désirer.

Le lendemain, dimanche 9 septembre, malgré une pluie continuelle, la salle était comble; M. P. G. Leymarie, présidait la séance. M. Moreno Acosta a fait un discours en aragonais; puis on a lu les télégrammes et les listes d'adhésions qui viennent du monde entier. M. Huelbes a lu une lettre intéressante des Madrilènes et le Dr Hoffmann a fait un magnifique discours en français qui a été très chaudement applaudi.

M. Leymarie a terminé la première partie de la séance en parlant des

personnes qui, en France, ont le plus travaillé à l'avancement du Spiritisme, depuis Allan Kardec.

A la deuxième partie de la séance, M. Vivès, un propagateur très intelligent de la doctrine spirite, homme d'action, à figure énergique et sympathique, belle nature, a parlé d'abondance et en véritable grand orateur. Le public était enthousiasmé. M. Leymarie a terminé la séance en remerciant l'esprit de Guttemberg, par lequel le livre s'est répandu, semant les idées et les faisant se coordonner ; le livre a tué l'Inquisition et c'est à Barcelone, ville d'autodafé, que nous avons le premier Congrès spirite.

Quatre sténographes suivent toutes les séances. Les comptes rendus des journalistes sont favorables, ils semblent enchantés de ce Congrès.

Nous parlerons des séances suivantes dans le prochain numéro.

UN DÉFI JETÉ A LA SCIENCE

(Extrait de la *Fanfulla della Domenica*, Rome, 9 août 1888.)

Lettre adressée au professeur Lombroso: Monsieur, dans votre article: Influence de la civilisation sur le génie, publié dans le numéro 29 de la *Fanfulla della Domenica*, parmi d'incontestables beautés de style et de logique, j'ai vu une phrase très heureuse qui me semble la synthèse du mouvement scientifique (à partir du moment où l'homme inventa ce casse-tête nommé alphabet) jusqu'à notre époque. Cette phrase la voici :

« Chaque siècle est prématuré pour les découvertes qu'il ne voit pas naître, parce qu'il ne s'aperçoit pas de sa propre incapacité et des moyens qui lui manquent pour faire les dites découvertes.

« La répétition d'une même manifestation, en s'imprimant sur les cerveaux prépare les esprits et les rend de moins en moins incapables de découvrir les lois auxquelles cette manifestation est soumise.

« Quinze ou vingt ans suffisent pour faire admirer par tout le monde une découverte traitée de folie au moment où elle fut faite ; maintenant encore, les sociétés académiques rient de l'hypnotisme et de l'homéopathie ; qui sait si mes amis et moi qui rions du spiritisme nous ne sommes pas dans l'erreur, précisément comme le sont les hypnotisés ; grâce à l'illusion qui nous entoure, nous sommes peut-être incapables de reconnaître que nous nous trompons ; et, comme beaucoup d'aliénés, nous plaçant à l'opposé du vrai, nous rions de ceux qui ne sont pas avec nous. »

Frappé de cette phrase si spirituelle et que je trouve par hasard appropriée à un certain fait duquel je m'occupe depuis quelque temps, je la recueille avec joie, sans retard, sans commentaires qui en changent le

sens ; et, me conformant aux règles d'une parfaite chevalerie, je m'en sers comme d'une provocation.

Les conséquences de ce défi ne seront ni dangereuses, ni sanglantes ; nous combattons loyalement, et, quels que puissent être les résultats de la rencontre, que je succombe ou que je fasse fléchir la partie adverse, ce sera toujours d'une manière bienveillante : l'issue amènera l'amendement d'un des adversaires et sera, de toute façon, utile à la grande cause de la vérité.

On parle beaucoup maintenant d'une maladie particulière que l'on rencontre dans l'organisme humain ; on la constate tous les jours, mais on en ignore la cause, et l'on ne sait quel nom lui donner. Cette maladie est évidente, ses effets sensibles sont prouvés par l'expérience et se rapportent surtout au sens du toucher ; c'est-à-dire au contrôle général de toute connaissance.

A son sujet, on réclame instamment l'examen de la science contemporaine, mais celle-ci, pour toute réponse, s'en moque avec le rire ironique de Piron, précisément parce que, comme on l'a dit, le siècle n'est pas prêt.

Mais l'auteur de la phrase que j'ai citée plus haut ne l'a certainement pas écrite pour le seul plaisir de l'écrire ; il me semble, au contraire, qu'il ne sourira pas dédaigneusement, si on l'invite à observer un cas particulier, digne d'attirer l'attention, et d'occuper sérieusement l'esprit d'un Lombroso.

Je veux parler ici d'une malade qui appartient à la classe la plus humble de la société ; elle est âgée de trente ans, à peu près, et elle est très ignorante ; son regard n'est ni fascinateur, ni doué de cette force que les criminalistes modernes nomment irrésistible, mais elle peut, quand elle le désire, soit de jour, soit de nuit, par les phénomènes surprenants de sa maladie, divertir pendant une heure un groupe de curieux plus ou moins sceptiques, plus ou moins faciles à contenter.

Attachée sur un siège ou tenue fortement par les bras des curieux, elle attire les meubles qui l'entourent, les soulève, les tient élevés en l'air comme le cercueil de Mahomet, et les fait redescendre avec des mouvements ondulatoires comme s'ils obéissaient à la direction d'une volonté étrangère ; elle augmente leur poids ou les rend plus légers, selon son bon plaisir ; elle frappe, martèle les murs, le plafond, le plancher avec rythme et cadence, en répondant aux demandes des assistants ; des lueurs semblables à celles du magnésium jaillissent de son corps, l'enveloppent, ou entourent les assistants témoins de ces scènes merveilleuses ; elle dessine tout ce que l'on veut sur les cartes qu'on lui présente, chiffres, signatures, nombres, phrases, en étendant seulement la main vers l'endroit indiqué ; si l'on place

dans un coin de la chambre un vase avec une couche d'argile molle, on trouve, après quelques instants, l'empreinte d'une petite main ou d'une grande main, l'empreinte d'un visage d'une admirable précision, vu de face ou de profil, de laquelle on peut, ensuite, tirer un masque en plâtre ; on a conservé de cette façon les portraits d'un visage vu en différentes situations, et ceux qui le désirent, peuvent ainsi faire de sérieuses et importantes études.

Cette femme s'élève en l'air, quels que soient les liens qui la retiennent, elle reste ainsi, paraissant couchée dans le vide, contrairement à toutes les lois de la statique et semble s'affranchir de la loi de la gravité ; elle fait résonner des instruments de musique, orgues, cloches, tambours, comme s'ils étaient touchés par les mains ou agités par le souffle de gnomes invisibles.

Vous nommerez cela un cas particulier d'hypnotisme, vous direz que cette malade est un fakir en jupon, que vous l'enfermeriez dans un hôpital.... Je vous en prie, éminent professeur, ne déplacez pas la question ; l'hypnotisme, on le sait, ne cause que l'illusion d'un moment ; après la séance, tout reprend sa forme primitive, mais ici, le cas est différent ; pendant les jours qui suivent ces scènes merveilleuses, il reste des traces, des documents dignes de considération.

Que pensez-vous de cela ?

Mais permettez-moi de continuer. Cette femme, en certaines occasions, peut grandir de plus de dix centimètres ; elle est comme une poupée de gulta-percha, comme un automate d'un nouveau genre, elle prend des formes bizarres. Combien de jambes et de bras a-t-elle ? Nous n'en savons rien.

Tandis que ses membres sont retenus par les assistants les plus incrédules, nous en voyons paraître d'autres, sans savoir d'où ils sortent ; ses chaussures sont trop petites pour renfermer les pieds ensorcelés, et cette circonstance particulière laisse soupçonner l'intervention d'un pouvoir mystérieux.

Ne riez pas, quand je dis : laisse soupçonner : je n'affirme rien du reste, vous aurez le temps de rire tout à l'heure.

Quand cette femme est liée, on voit paraître un troisième bras, et nul ne sait d'où il vient ; il commence une longue série de taquineries plaisantes ; il ôte les bonnets, les montres, l'argent, les bagues, les épingles et les rapporte avec une grande adresse, une joyeuse familiarité ; il prend les habits, les gilets, tire les bottes, brosse les chapeaux et les remet à ceux auxquels ils appartiennent, frise et caresse les moustaches, et donne à l'occasion quelques coups de poing parré qu'il a aussi ses moments de mauvaise humeur.

C'est toujours une main grossière et calleuse (on a remarqué que celle de la sorcière est petite), elle a de grands ongles, elle est humide et passe de la chaleur naturelle au froid glacial du cadavre qui fait frissonner; elle se laisse prendre, serrer, observer attentivement lorsque le permet le degré de lumière de l'appartement, et finit par s'élever, restant suspendue en l'air comme si le poignet était coupé: elle ressemble, ainsi, à ces mains de bois qui servent d'enseignes aux boutiques des marchands de gants.

Je vous jure que je sors avec un esprit fort calme de l'autre de Circé; délivré de ses enchantements, je passe en revue toutes mes impressions et je finis par ne pas croire en moi-même, quoique le témoignage de mes sens et de ma conscience me confirme que je n'ai pas été le jouet d'une erreur ou d'une illusion. Un monceau de volumes des plus illustres expérimentateurs anciens et modernes, qu'il est inutile d'énumérer ici, attestent la vérité et le côté réel de cette charlatanerie paradoxale.

Dans cette étude se présentent toujours des choses nouvelles et inattendues; on finit par échanger un salut, une poignée de main (rarement il est vrai), avec des personnages vêtus de draperies, qui se présentent et disparaissent comme des ombres dans l'espace de quelques instants.

On ne peut attribuer à la magie toutes ces manœuvres extraordinaires; vous dites qu'on doit être en garde contre toute supercherie, faire une perquisition scrupuleuse sur la personne dont je parle afin d'empêcher le mensonge ou la fraude; sachez que les faits ne répondent pas toujours à l'attente inquiète des assistants, et ceci est encore un mystère à expliquer et qui, bien considéré, prouve que l'individu qui opère n'est pas le seul arbitre de ces merveilles; sans doute, il possède l'exclusive faculté de ces actes prodigieux, mais ils ne peuvent se produire qu'avec le concours d'un agent ignoré, un être que nous nommons le *Deus ex machina*.

De tout cela résultent la grande difficulté d'étudier le fond de cette stupéfiante charlatanerie, et la nécessité de faire une série d'expériences, pour en rassembler un certain nombre capables d'éclairer les dupes et de vaincre l'opiniâtreté des querelleurs, lesquels, on le sait, nient le privilège des esprits observateurs. Ces querelleurs sur un simple indice, découvrent l'évidence des forces cachées dans la nature: de la chute d'une pomme, du mouvement d'un pendule, ils déduisent les grandes lois qui gouvernent l'univers.

Or, voici ma provocation: Si vous n'avez pas écrit la phrase citée plus haut pour le seul plaisir de l'écrire, si vous avez véritablement l'amour de la science, si vous êtes sans préjugés, vous, le premier aliéniste de l'Italie, ayez, je vous en prie, l'obligeance de venir sur le terrain, et soyez persuadé que vous allez vous mesurer avec un galant homme.

Quand vous pourrez prendre une semaine de congé, laissez vos chères études, et, au lieu d'aller à la campagne, désignez-moi un endroit où nous puissions nous rencontrer ; choisissez le moment qui vous agréera davantage et je vous présenterai ma magicienne.

Vous aurez une chambre où j'entrerai seul avec vous avant l'expérience ; là vous placerez les meubles et les instruments de musique comme vous voudrez, vous fermerez le piano à clef. Je crois inutile de vous présenter la dame dans le costume adopté au paradis terrestre, parce que cette nouvelle Eve est incapable de prendre sa revanche sur le serpent et de le séduire.

Quatre Messieurs nous assisteront, comme il convient en toutes rencontres chevaleresques ; vous en choisirez deux que je ne verrai qu'au moment de la rencontre, et j'amènerai les deux autres.

Jamais de meilleures conditions n'ont pu être réunies par les chevaliers de la Table-Ronde. Il est évident que si l'expérience à laquelle je vous demande d'assister ne réussit pas, je n'en saurais accuser les rigueurs du destin, vous me jugerez seulement comme un halluciné qui souhaite d'être guéri de ses extravagances ; mais, si le succès couronne nos efforts, votre loyauté vous imposera le devoir d'écrire un article, dans lequel, sans circonlocution, réticence ou malentendu, vous attesterez la réalité des mystérieux phénomènes et vous promettrez d'en rechercher les causes.

Si vous refusez cette rencontre, expliquez-moi cette phrase : *le siècle n'est pas prêt*. Sans doute, cela peut s'expliquer aux intelligences vulgaires, mais non à un Lombroso auquel s'adresse ce conseil du Dante : *Avec la vérité l'homme doit fermer les lèvres du mensonge*.

Votre tout dévoué et respectueux.

Professeur Chiaïa Ercole.

Notre illustre collaborateur Lombroso accepte le défi et combine une rencontre avec son aimable adversaire.

RÉFLEXIONS UTILES

Mon cher monsieur et frère en spiritisme,

Je vois que j'ai oublié plusieurs choses importantes dans mon article concernant les adversaires du spiritisme.

1° Sur les peines éternelles :

Les punitions n'ont que trois buts : améliorer le coupable, effrayer ceux qui sont disposés à mal faire, détruire ou séquestrer de la société les criminels.

Aucun de ces trois buts ne se trouve dans le dogme des peines éternelles ; la damnation éternelle enlève au coupable toute possibilité d'amélioration ;

sa punition ne peut pas intimider les mal intentionnés, parce qu'ils ne savent pas s'il est condamné et ne voient pas ses supplices ; et sa punition éternelle n'augmente pas la sécurité des vivants qui n'ont aucun rapport avec lui, mort.

En conséquence, la damnation éternelle ne serait de la part de Dieu qu'une cruelle vengeance sans aucune utilité pour l'humanité. Et on se demandera pourquoi Dieu, qui prévoit l'avenir, d'après le dogme chrétien, aurait créé des êtres qu'il savait d'avance devoir être condamnés aux flammes éternelles ; il y aurait de sa part inconséquence et cruauté, choses inadmissibles.

Pour soutenir ce dogme qui révolte la raison, le clergé dit que Dieu n'est pas obligé de nous dévoiler ses mystères. C'est toujours le même système, l'Eglise couvre d'un voile mystérieux les dogmes qui l'embarrassent. L'Eglise, organisée sur le modèle de la sévère administration de l'ancienne Rome, a voulu par ce dogme effrayant maintenir ses fidèles dans une terreur permanente et obtenir d'eux une obéissance complètement passive ; pour l'établir, elle s'est habilement servie de quelques paroles de J.-C. concernant les flammes éternelles. Mais nous l'avons dit : dans les évangiles la lettre est rarement précise, elle est presque toujours figurée, hyperbolique, parfois elle reflète l'irritation ; elle est souvent en contradiction avec l'esprit général du livre qui respire la bienveillance et la douceur. En conséquence nous sommes en droit de rejeter l'horrible dogme des peines éternelles en contradiction complète avec la destinée évidemment progressive de l'humanité, outrageant la miséricorde et la justice divine et ne reposant sur aucune base fondée.

2^e En parlant de la ruine de l'Union générale, j'ai omis de dire qu'elle avait été fondée par les cléricaux pour lutter contre les banquiers juifs en Autriche.

3^e La spiritualité et la simplicité de la doctrine évangélique paraissent s'être modifiées après J.-C. ; les conversions de plus en plus nombreuses des juifs et des païens au christianisme, y introduisirent plusieurs de leurs idées et de leurs rites, et tendirent à le matérialiser ; ainsi les macérations du corps peu pronées par J.-C. ont été considérées de plus en plus comme efficaces pour le bien de l'âme. L'usage de l'eau bénite paraît venir des lustrations païennes, celui de l'huile sainte, des juifs. Le baptême, qui était une cérémonie d'admission dans le christianisme, puisqu'on ne l'administrait qu'aux adultes dignes de le recevoir, changea de caractère, devint l'acte le plus important de la religion en effaçant la tâche originelle ; on se demande comment l'eau matérielle peut agir sur l'âme immatérielle ; le clergé répond que c'est un mystère. Enfin l'Eucharistie, qui était destinée à nous représenter d'une manière sensible la doctrine de J.-C. comme étant la nourriture

spirituelle de l'âme, est devenue la matérialisation de Dieu en pain et en vin, autre profond mystère. Au quatrième siècle, lorsque le catholicisme fut devenu la religion de l'Etat, pour donner satisfaction aux nombreux convertis, l'Eglise admit un cérémonial pompeux tiré des juifs et des païens.

Ainsi nous voyons que le catholicisme ne repose que sur des mystères destinés à voiler l'in vraisemblance de ses dogmes, qu'on dirait inventés à plaisir pour choquer le plus possible la raison. Ils ont été établis, non d'après un plan général, mais en partie par le zèle des premiers chrétiens, et en plus grande partie par l'Eglise pour les besoins du moment, quoique plusieurs d'entre eux soient en contradiction avec les croyances des premiers siècles; tels sont ceux du purgatoire, des indulgences et en dernier lieu l'infailibilité du pape, etc., qui ne reposent sur aucune base sérieuse.

L'Eglise relie et voile ces inventions absurdes ou contradictoires au moyen de ses mystères; mais l'humanité progressive et éclairée rejettera de plus en plus un code religieux qui tyrannise la pensée, paralyse le progrès intellectuel, sans que le moindre fait probant justifie cet échafaudage de conceptions bizarres et inadmissibles.

4^e Je n'ai pas mentionné les martyrs du catholicisme, mais comme l'Eglise s'appuie beaucoup sur eux, il serait peut-être bien de dire qu'il y en a eu dans toutes les religions et dans la plupart des partis politiques; mais que les martyrs catholiques peuvent avoir eu plus d'éclat que les autres, à cause de leur exaltation plus ou moins extatique qui les a rendus moins sensibles aux supplices.

5^e Quand les cléricaux nous disent que le catholicisme est immortel en France, l'étude du passé ne l'indique pas; car nous voyons que toute tentative pour le relever est suivie d'une forte réaction contraire. Ainsi Louis XIV qui a tout fait pour le relever, a déterminé le grand mouvement philosophique et révolutionnaire du XVIII^e siècle.

La Restauration voulut aussi le relever; elle succomba sous le mouvement libéral de 1830.

Napoléon III parut vouloir s'appuyer sur le catholicisme; depuis la chute de ce souverain, le mouvement anti-clérical se manifeste de plus en plus.

6^e Dans son enseignement, le clergé manifeste une certitude et une confiance absolues dans sa doctrine, qu'il inculque habilement à ses élèves et à ses fidèles; il en résulte que ceux-ci, imbus d'une foi absolue dans la prétendue seule vraie religion, se considèrent comme les seuls dignes de la protection divine. En conséquence, ils n'ont pas besoin de s'occuper d'études spiritualistes, car ils possèdent la lumière divine; et pas davantage des

exigences de la vie, car Dieu veillant sur son fidèle troupeau leur fournira ce qu'il leur faut. Cette foi naïve détermine en eux une confiance et une illusion complète sur les succès de leur parti religieux ou politique, et sur leur valeur personnelle qu'ils sont généralement disposés à surfaire; car les gens éclairés de Dieu ne peuvent pas se tromper; il en résulte trois grands défauts très répandus chez les peuples catholiques : 1° l'ignorance par défaut d'étude; 2° l'imprévoyance, par défaut d'observation et de connaissances suffisantes des besoins de la vie (Dieu prévoyant pour eux); 3° l'intolérance, qui les pousse à mépriser ou haïr ceux qui ne partagent pas leurs croyances. Il n'est pas étonnant que des gens dont on a faussé le jugement, en leur inculquant des bases dogmatiques fausses à l'aide d'habiles arguties, approfondissent mal les questions, ce qui fait qu'ils s'en ressentent toute leur vie, et que souvent ils ne raisonnent pas juste et ne réussissent pas dans leurs entreprises.

Nos hautes écoles françaises ont malheureusement emprunté à l'ancienne Sorbonne cette opinion qu'elles ont de leur enseignement et cette confiance excessive dans leurs doctrines. Les professeurs, pour maintenir le prestige de ces écoles et s'attirer la confiance de leurs élèves, leur inculquent ces idées présomptueuses. Lorsque ceux-ci sortent de ces écoles réputées incomparables, ils se considèrent comme des savants accomplis capables d'en remonter au monde entier; beaucoup d'entre eux se figurent n'avoir plus besoin d'étudier. En outre ils laissent de côté les travaux personnels et l'observation exacte des faits, choses qui développent le mieux la valeur des hommes et les conduisent dans la voie du progrès et des découvertes; tandis que ceux qui s'en tiennent à l'enseignement des écoles, risquent fort de rester toute leur vie de simples copistes. Ce qui détermine la supériorité des Allemands sur nous dans les études sérieuses, c'est qu'ils travaillent beaucoup par eux-mêmes...

Partout et toujours l'Eglise romaine sera l'ennemie acharnée du spiritisme qui tend à la détrôner; et de même que la *Semaine catholique de Toulouse*, elle ne le combattra pas avec une parfaite loyauté. Ainsi le catholicisme romain en dominant les masses est pour le spiritisme un adversaire bien plus redoutable que le matérialisme qui ne les entraîne guère.

C'est en effet dans les pays latins que le spiritisme marche le moins bien. Chaque groupe spirite doit chercher à progresser à sa manière, sans trop s'inquiéter de la marche et des résultats plus ou moins différents obtenus par les autres groupes; car pour bien explorer des champs nouveaux, il vaut mieux que tous ne suivent pas la même route; les théocraties seules ont besoin de la parfaite unité de croyance en leurs dogmes, pour maintenir leur prestige.

En étudiant l'histoire, on est frappé de l'analogie qu'a présentée l'état du monde connu, il y a environ deux mille ans avec l'époque moderne.

L'esprit libéral de la Grèce porté par Alexandre en Egypte et en Perse, y détruisit les théocraties et les castes, et prépara les peuples orientaux à l'indépendance et aux lumières du christianisme. Deux mille ans plus tard, le protestantisme, qui n'est pas la complète liberté religieuse, mais qui en a ouvert les voies en Occident, y a déterminé le grand mouvement libéral et philosophique des temps modernes.

Après Alexandre, le vieux monde se disloque, les anciens empires croulent successivement; ils semblent tous s'effacer pour faire place à un nouveau venu, le peuple romain, qui paraît devoir être leur maître; ce peuple puissant par ses conquêtes répand la civilisation grecque en Occident, laquelle ouvre l'esprit aux populations barbares de ces contrées, et les prépare à recevoir le christianisme; en même temps les vieilles religions s'en vont pour lui faire place et une ère nouvelle commence.

De nos jours nous voyons les peuples catholiques latins décliner sous le rapport politique; vainement ils cherchent une amélioration à leur fâcheuse situation en changeant constamment leur gouvernement; comme ils attendent tout de lui, et ne voient pas que toujours tenus en tutelle, ils manquent d'initiative raisonnée, le mal est en eux et non dans la forme de leur gouvernement; une fièvre révolutionnaire chronique les mine sans profit.

Par contre, les peuples anglo-saxons, généralement protestants, progressent sans secousse; ils ne cherchent point à renverser leur gouvernement, mais à le modifier peu à peu, suivant la marche des choses, et tout indique que l'avenir est à eux.

Au spirituel, nous voyons que l'indépendance des idées, inaugurée par le protestantisme, et la philosophie moderne, ont affaibli l'Eglise romaine, hostile à cette indépendance des idées, base de tout progrès; c'est ce qui a complètement arrêté cette église dans sa constante tendance à la théocratie. Semblable à l'ancien esprit grec, l'indépendance des idées prépare les voies au spiritisme destiné après le judaïsme et le christianisme, à faire progresser de plus en plus l'humanité dans la voie de la bonne morale. Invitons les spirites à imiter la persévérance et l'accord des premiers chrétiens, deux modes avec lesquels ils finirent par triompher des plus terribles persécutions; les exemples du passé doivent servir au spiritisme, qui doit marcher malgré les résistances et les difficultés qui existent en toutes choses.

Tout annonce que le parti clérical-conservateur a fini son temps, puisque rien ne lui réussit: dogmes nouveaux, manœuvres électorales et réactionnaires, actes des prétendants au trône, tout finit par tourner contre lui. Par contre, beaucoup de novateurs actuels cherchent le bonheur social dans le

bien-être matériel, qui ne crée que des besoins de plus en plus exigeants et ne donne aucune satisfaction à l'âme; de ce côté-là nous signalons encore peu de bons résultats.

L'humanité faite pour la collectivité et non pour la personnalité souffrira tant que, dirigée par l'égoïsme matérialiste, elle ne reviendra pas à la fraternité et à la solidarité réciproque préconisée par Jean l'Évangéliste; ce sera l'œuvre future du spiritisme,

AMY.

LE SPIRITISME ET L'ÉGLISE

(Suite) (1)

VI

C'est une véritable revue des phénomènes de l'hypnotisme que nous présente l'abbé Méric dans son *Etude sur le Merveilleux et la Science*. Je répondrai seulement encore à certains passages de son livre, relatifs aux faits spirites.

Chaque fois qu'il n'exhibe pas son agent *surnaturel* ou *préternaturel*, comme il le nomme, l'abbé Méric raisonne avec une logique excellente. Lorsque son triste diable reparait, les arguments se mettent à boiter, vont à reculons et la conclusion nous ramène au moyen-âge.

En voici un nouvel exemple :

On se souvient peut-être des fameuses expériences faites par M. Charles Richet avec trois de ses amis (2). Elles avaient pour but de donner un semblant de solidité à la théorie de l'*inconscient*. L'abbé Méric critique, à son tour, les arguments de M. Richet et il faut reconnaître que cette critique est d'une justesse irréprochable. Elle conviendra assurément à nos lecteurs.

Après avoir rappelé la présence de la sonnerie électrique qui permettait d'enregistrer les lettres frappées par le pied de la table, le théologien reproduit la phrase suivante de M. Richet : « Il se trouve alors et c'est toujours « à la grande surprise de C. D. E. (les trois amis de M. Richet qui faisaient « l'expérience avec lui) que cette réponse [a un sens et que c'est une phrase « véritable. Bien entendu, il arrive souvent que les lettres sont confuses et « sans aucun sens. »

« On obtient ainsi — ajoute l'abbé Méric, qui commente alors le récit « du savant — on obtient ainsi des réponses banales et quelquefois ordu- « rières; c'est M. Richet qui nous en fait l'avou désintéressé et consciencieux.

(1) Voy. *Revue spirite* des 15 juillet et 15 août.

(2) Voy. *Revue de l'hypnotisme* du 1^{er} janvier et *Revue spirite* des 15 octobre et 1^{er} novembre 1887.

« Cette expérience, qui est loin d'avoir l'importance et la gravité d'autres
 « expériences plus décisives et aussi sincères, soulève déjà quelques diffi-
 « cultés. Mais laissons à l'expérimentateur le soin de les résoudre lui-même,
 « ou d'essayer seulement de les faire disparaître. »

« A désigne en les touchant du doigt les lettres de l'alphabet. Mais com-
 « ment les trois expérimentateurs qui tournent le dos à l'alphabet, qui ne
 « le voient pas, qui causent, plaisantent, chantent des vers, la main appuyée
 « sur la table, comment peuvent-ils soulever la table, au moment conve-
 « nable, précis, pour combiner des mots et former une proposition logique? »

« Telle est la difficulté, et je m'étonne — fait remarquer l'abbé Mérie —
 « que l'expérimentateur rappelle cette expérience pour justifier la théorie
 « des mouvements inconscients. Je comprends le mouvement inconscient
 « d'un homme qui veut fortement, avec toute l'intensité de son attention,
 « qu'une table tourne. Il est permis de supposer que, sans le savoir et par
 « l'excitation de ce désir, cet homme imprime un mouvement imperceptible
 « à la table. Je comprendrais encore qu'un expérimentateur qui désire
 « ardemment obtenir une réponse déterminée, une affirmation, une négation,
 « un nom de ville ou de personne, ému, agité intérieurement, quand
 « on prononce à haute voix, la lettre ou les lettres qui composent le mot
 « attendu, désiré, produise encore, à son insu, un léger mouvement. »

« J'exige donc trois éléments pour admettre la théorie des mouvements
 « inconscients. Je veux premièrement que le sujet ne soit pas distrait, mais
 « qu'il concentre son attention sur une idée ; secondement qu'il attende
 « avec anxiété la lettre, expression de son désir ; troisièmement qu'il lise
 « lui-même cette lettre, ou qu'on la prononce à haute voix devant lui. Le
 « mouvement inconscient découle de cet état psychologique, ou de la présence
 « de ces trois conditions. »

« Or, comment les expérimentateurs de M. Richet pourraient-ils produire
 « un mouvement intelligent de la table, et la faire frapper au moment
 « convenable, puisqu'ils ne pensent à rien, pas même à faire tourner la
 « table ? »

« Certes, répond M. Richet, je ne suis pas en état d'en donner une expli-
 « cation adéquate, mais il me paraît cependant que, si faibles que soient les
 « mouvements de A, pendant qu'il suit l'alphabet, ces mouvements ne sont
 « pas sans bruit. Ils peuvent, à la rigueur, être plus ou moins discernés, si
 « B est assis un peu de côté. — Quoique B ne porte pas son attention sur
 « les mouvements de A, et quoiqu'il ne puisse pas voir l'alphabet, il a la
 « vague notion, par le bruit, ou par la vue du rythme produit. C'est donc
 « un rythme qui lui est plus ou moins connu et, alors, inconsciemment il
 « épelle l'alphabet suivant le même rythme, de sorte que sa réponse incon-

« science s'exprime par des lettres qu'il a inconsciemment et mentalement
« épelées. »

« Quelle explication tortueuse, pénible, embarrassée ! — ajoute l'abbé
Méric. L'auteur nous déclare avec raison qu'il n'est pas en état de donner
« la solution adéquate de la difficulté. La vérité lui commande cette réserve
« et la prudence devrait lui défendre de conclure. Avouer son insuffisance,
« éviter de trancher le débat, suspendre enfin son jugement, voilà ce que
« ferait sans doute, en pareil cas, un philosophe impartial. Il n'en est pas
« ainsi et après avoir confessé son ignorance et révélé les difficultés d'une
« expérience insuffisante dont il ne peut pas nier le fait principal, puisqu'il
« en est le sujet, M. Richet conclut magistralement par l'affirmation de cette
« loi : *Toutes les forces dites surnaturelles ne sont que des forces humaines*
« *musculaires ou psychiques. Mais comme elles sont soustraites à notre*
« *conscience, elles nous paraissent reconnaître une cause différente de nous,*
« *explication qui est aussi peu rationnelle que possible.* »

« On ne saurait le prendre de plus haut avec le surnaturel, et l'on est
« douloureusement surpris d'un tel oubli de la logique et de la facilité avec
« laquelle M. Richet prétend faire dériver, d'un phénomène qu'il se déclare
« incapable d'expliquer, des conclusions qu'il ne craint pas de poser comme
« un principe inébranlable de la psychologie. Qu'il y a loin des prémisses
« à la conclusion ! »

« M. Richet essaye bien d'interpréter les réponses de la table, mais ici je
« le prends en défaut. Il suppose que C, assis à la table, peut ou voir le
« cadran dissimulé, ou entendre le frôlement du doigt qui pousse l'aiguille
« sur le cadran. Cependant, M. Richet nous a dit plus haut que, voulant
« faire une expérience sincère, il a pris soin de dissimuler le cadran ; s'il
« est dissimulé comment C peut-il le voir ? Aussi bien C n'est point un
« compère ; il n'essaie pas de tromper A ou de surprendre sa bonne foi ; il
« s'abstient systématiquement de regarder de côté ou en arrière, car il
« entend lui aussi faire une expérience sérieuse. Il n'est donc pas permis de
« supposer que C voit les mouvements de l'aiguille. »

« Il lui est aussi difficile d'entendre le mouvement de l'aiguille et je
« m'étonne même d'une telle hypothèse aussi invraisemblable que la pre-
« mière. Si C était plongé dans le sommeil magnétique, s'il concentrerait
« silencieusement son attention sur le plus léger bruit, s'il n'était qu'un
« charlatan vulgaire cherchant à rire aux dépens des naïfs, on pourrait,
« dans ce cas, avancer cette hypothèse et la discuter ; mais il n'en est rien.
« C n'a pas été magnétisé, aucun signe ne révèle un développement anormal
« de sa faculté de l'ouïe, une hyperexcitabilité des sens ; il ne fait pas d'effort
« pour entendre et la salle n'est pas silencieuse, puisqu'il cause, il chante,

« il fait du bruit, il détourne son attention de l'expérience pour lui laisser
 « toute liberté dans la production de ses effets. Dans ces conditions comment
 « pourrait-on supposer qu'il entendit un léger frottement d'aiguilles que
 « d'ailleurs il ignore, et que n'entend pas même C, celui qui produit ce
 « mouvement ? C'est absolument invraisemblable : M. Richet a raison de
 « déclarer qu'il ne peut pas en donner une explication adéquate et je lui
 « demande alors pourquoi il conclut si vite à l'existence d'une loi dont il
 « nous donne la formule magistrale pour écarter le surnaturel. »

« Je n'insiste pas — conclut l'abbé Méric — sur les *réponses ordurières*
 « que M. Richet a reçues de cette table et que son respect du lecteur ne lui
 « permet pas de reproduire. Il semble, cependant, que l'on pourrait trouver
 « encore dans ce fait l'indication de la présence d'une cause étrangère, de
 « cette cause dont les rationalistes ne veulent pas entendre parler, que nous
 « appelons nous l'ange déchu, le démon. Les théologiens ne connaissent
 « pas les timidités anti-scientifiques des rationalistes ; ils ne craignent pas
 « d'affirmer l'intervention d'un agent extra-naturel, quand sa présence est
 « scientifiquement constatée, et ils savent que les *réponses ordurières* sur
 « lesquelles M. Richet refuse de s'expliquer sont un des signes auxquels
 « nous avons l'habitude de reconnaître l'intervention de Satan. »

Ainsi le théologien n'en veut pas démordre et s'obstine à voir le diable au fond de tous ces phénomènes. C'est pourquoi il le retrouve dans le pied de cette table qui, pour M. Richet, ne traduit que les mouvements inconscients du médium — erreur absolue comme M. Méric le démontre d'ailleurs justement — et qui, pour les spirites, n'est autre chose qu'un objet mù, avec le concours des forces fluidiques du médium, par la volonté d'un *grossier personnage* précédemment incarné et entré maintenant dans l'autre vie.

Cette conclusion nous permet de nous servir d'une partie des arguments du théologien pour réfuter la théorie du savant.

VII

Mais nous avons aussi la possibilité de nous servir des explications des hommes de science pour combattre celles que nous donnent les théologiens.

Les savants, en effet, au sujet du démon, peuvent faire la réponse très juste qui va suivre et que je trouve dans la *Revue de l'Hypnotisme* (1) (article de M. Paul Copin, ayant pour titre : *l'Hypnotisme en face de l'Eglise.*)

« On a de tout temps objecté à l'Eglise que croire aux démons comme auteurs du mal c'était encourir le reproche de contradiction, puisqu'elle
 « admet, d'autre part, un Dieu comme seul auteur et seul principe de tout

(1) Numéro du 1^{er} août 1898.

« ce qui est. L'Eglise a répondu que les démons n'étaient pas des êtres
« existant par eux-mêmes mais bien des créatures de Dieu. Soit ! a-t-on
« riposté. Mais alors votre Dieu est l'auteur du mal ; il n'est pas l'être infi-
« niment bon que vous nous dites. C'est une autre contradiction ? Pardon,
« reprend imperturbablement l'Eglise, Dieu est le seul auteur des êtres qui
« ont créé le mal, mais il n'est pas l'auteur du mal. Il a créé ces êtres libres
« et il fallait qu'il les créât tels. *Leur dignité en dépendait*. C'est par le mau-
« vais usage de la liberté que le mal s'est trouvé créé. »

« Les esprits indépendants — ajoute M. Paul Copin — ne se sont jamais
« contentés de cette réponse qu'ils considèrent comme un simple sophisme.
« Pour ma part, si j'avais la puissance de créer un monde de microbes
« intelligents, si je les faisais libres de répandre, ou non, des germes dévas-
« tateurs dans tous les organismes vivants et à naître, et si ces microbes
« usaient criminellement de leur liberté, j'avoue qu'au spectacle de l'uni-
« vers se débattant sous les étreintes du mal que j'aurais ainsi déchaîné
« sur lui, il ne me viendrait pas à la pensée de calmer les remords de ma
« conscience et d'étouffer les accusations de mes victimes en alléguant la
« nécessité stupide de sauvegarder dans mes microbes une dignité qui leur
« permettrait de devenir des bourreaux. De quelque côté qu'on la retourne,
« il est manifeste qu'il y a ici contradiction dans la doctrine catholique. »

Ce raisonnement est tout aussi juste, en son genre, que l'est celui du théologien lorsqu'il s'attaque à l'hypothèse scientifique de l'inconscient.

L'opinion du théologien est donc réfutée victorieusement par le savant, en ce qui a trait à l'existence de la personnalité diabolique et à son intervention dans le phénomène, tandis que l'opinion du savant est renversée, d'un autre côté, par l'argumentation serrée du théologien, en ce qui concerne la théorie voulant que le médium *seul* produise ce même phénomène. Mais il y a, de part et d'autre, exagération et parti pris, résultant de l'éducation première et des habitudes familières de la pensée, dans les conclusions respectives et formelles des adversaires.

VIII

Un nouveau combattant entre alors dans la lutte. C'est le spiritisme. Il prend, à l'un et à l'autre, les bonnes parties de leurs raisonnements, puis il leur dit : Il y a une *force*, en effet, trop *importante* pour qu'elle émane du médium seul — ainsi que le théologien l'a démontré — mais trop *naturelle* aussi pour qu'elle émane du diable, dont l'existence n'est pas admissible — ainsi que nous l'a prouvé le savant. Eh bien ! cette force est tout simplement l'intelligence d'un désincarné, d'un *Esprit*, et les effets intellectuels qu'elle donne sont en rapport avec le degré d'avancement de cet Esprit.

Cette explication rationnelle tient le juste milieu entre les deux opinions extrêmes que nous présentent M. Richet, d'une part, et M. Méric, d'autre part. Elle n'est pas, il me semble du moins, entachée de parti pris, car elle a pour elle le bon sens et la simplicité. Il ne lui faut point, en effet, pour se manifester, s'appuyer sur une hypothèse consistant à prétendre que nous pouvons produire des actes tout à la fois intelligents et matériels, indépendants de notre volonté. Elle n'a pas besoin non plus d'admettre l'existence d'un *personnage* fantastique, placé en dehors de la nature, pouvant agir, à sa guise, sur cette même nature, et, en réalité, *créé* par les hommes anciens qui, dans leur naïveté, avaient eu l'idée de personnifier le mal de même qu'ils avaient personnifié le bien.

Mais allez donc faire entendre raison aux savants et aux théologiens.

Aussi l'abbé Méric, combattant toujours pour démontrer la réalité du phénomène, revient-il à sa conclusion favorite que nous allons retrouver dans les passages suivants :

« Quand je constate scientifiquement, comme je l'ai fait, et comme d'autres « l'ont fait avant moi, que cette femme hypnotisée raconte avec clarté, « assurance, exactitude irréprochable, ce que fait, à cent lieues d'ici, une « personne inconnue pour elle, que je me contente de lui désigner, je dis : « une loi physiologique est violée ; l'homme ne voit pas et ne peut pas voir « naturellement à cette distance : il y a donc un agent préternaturel « qui éclaire intérieurement et mentalement cette femme et qui fait appa- « raître à son imagination accidentellement obsédée et plongée dans un état « mystérieux, l'image de la ville, de la maison, de la personne dont elle me « donne la description véridique. Cette femme ne devine pas, elle regarde ; « aucune explication naturelle ne peut rendre compte de ce fait. »

Tous les magnétiseurs pourraient donner à M. Méric l'explication *naturelle* voulue. Mais cet excellent théologien déclare, plus loin, qu'il n'admet pas les « vaines hypothèses imaginées par les partisans de *fluides indéfinis* « et *indéfinissables*, ou par les partisans d'une *force neurique rayonnante*, « dont on n'a jamais pu constater l'existence certaine. » Evidemment l'abbé Méric a peu étudié le magnétisme animal — par crainte du diable.

« Les mêmes pensées, ajoute-t-il, se présentent à l'esprit quand on étudie « les phénomènes des tables tournantes et parlantes. On a essayé de ratta- « cher le spiritisme à l'hypnose et de même qu'on espérait expliquer la « connaissance et la lecture des pensées d'autrui par la surexcitation de la « sensibilité de l'endormi et par des mouvements expressifs, mais imper- « ceptibles et inconscients de l'endormeur, on a prétendu expliquer les « mouvements intelligents et les réponses précises des tables tournantes « par une action fibrillaire, infinitésimale, inconsciente des spectateurs. »

« Ce fragile échafaudage croule en présence de la réalité, car si la table interrogée par des témoins sérieux, fait des réponses véridiques que ces témoins eux-mêmes ne connaissent pas et ne pouvaient pas connaître, il demeure incontestable qu'un agent préternaturel anime accidentellement la table et lui imprime ces mouvements intelligents par lesquels l'invisible et l'inconnu se révèlent à nous. »

IX

Cependant, dirai-je pour conclure, les théologiens eux-mêmes, n'en déplaît à M. l'abbé Méric, ont cru à l'existence des Esprits. Mais il faut bien reconnaître qu'à l'époque où les hommes d'église pensaient ainsi le spiritualisme ne menaçait pas le catholicisme comme à présent. Une vérité scientifique, positive, ayant des bases solides, parce qu'elle repose sur des faits précis et bien observés, ne se dressait pas menaçante, en ces derniers siècles, devant la superstition catholique. L'existence des Esprits était donc admise; on ne se doutait pas qu'il y avait là un danger pour l'avenir et les théologiens n'avaient pas encore songé à attribuer tous les phénomènes au diable.

Je vais le prouver en ouvrant le livre d'un savant religieux d'autrefois :

« Je comprends assez, dit dom Calmet, dans ses *Dissertations sur les apparitions des Anges, des Démones et des Esprits*, que les *Apparitions des Esprits* peuvent souffrir de grandes difficultés, non seulement quant à la vérité des faits qui peuvent être contestés, et attribués à la prévention, ou à une imagination frappée; mais encore par rapport à la manière dont se peuvent faire ces apparitions; car c'est une question très difficile de savoir si selon quelques anciens les Anges, les Démones et les *âmes des morts* conservent encore un corps subtil et spirituel ou si elles peuvent s'en former un d'air ou de vapeurs, ou de quelque autre matière sensible et palpable pour se rendre visible et apparaître aux hommes: ou si sans condenser l'air, ni en former des corps visibles, ils affectent seulement les sens et l'imagination de ceux à qui ils apparaissent; ou enfin s'ils modifient simplement les rayons de la lumière, en sorte que par la réflexion des corps ils forment dans nos yeux la sensation de la clarté, et dans nos autres sens les autres sensations du toucher, du son, de l'odorat, de telle sorte que ces rayons réfléchis fassent sur nos sens la même impression qu'y feraient les objets et les corps solides vivants et animés. »

Et le savant bénédictin admet: « Que les Anges et les Démones ont souvent apparu aux hommes; que les *âmes séparées du corps sont souvent revenues*, et que les uns et les autres peuvent encore faire la même chose. »

Si le révérend Dom Calmet vivait à notre époque, il comprendrait très bien

de quelle façon s'y prennent les âmes des morts pour se manifester ; mais il était de son temps et ne pouvait deviner ce que nous savons aujourd'hui. Peut-être croirait-il encore à l'existence des *Anges* et des *Démons* ; pourtant il ne mettrait pas en doute la réalité des *Esprits*. Il aurait donc une manière de voir plus large que celle des théologiens contemporains, qui retrouvent le diable partout à une époque où ce facétieux personnage fait, de leur propre aveu, tous ses efforts pour se dissimuler, s'effacer, se rendre incompréhensible. Ce qui me ramène à ce que je disais dans un précédent article, à savoir que les explications fournies actuellement par les hommes d'église sont moins rationnelles que celles données par les théologiens du temps passé.

C'est sur cette réflexion que je m'arrête en ajoutant que la nature n'a pas varié, que ses lois sont toujours les mêmes et que les Esprits se sont manifestés et se manifesteront toujours. Il faut en conclure, par conséquent, que ceux-là seuls sont dans le vrai qui, s'appuyant tout à la fois sur l'histoire, sur les faits de tous les jours et sur la simple raison, lèvent haut et ferme le drapeau du spiritisme, tandis que la superstition et la science routinière en viennent aux mains et luttent obstinément jusqu'à ce que l'une et l'autre se déclarent vaincues.

Espérons que ce sera bientôt.

ALEXANDRE VINCENT.

DISCOURS DE MADAME BOGELOT

Le 12 août, dans le préau du nouveau groupe scolaire, à Boulogne (Seine), Mme Bogelot, présidente de la société des Libérées de St-Lazare (que nos lecteurs connaissent bien), a prononcé le discours suivant, à la distribution des prix des jeunes filles :

« Mes chers enfants, Mesdames, Messieurs,

« J'ai été, je dois l'avouer, fort surprise et même effrayée quand l'excellent M. Liot, l'administrateur zélé de votre ville, est venu me demander de prendre la parole aujourd'hui devant vous.

« C'est une nouveauté que le discours traditionnel d'une distribution de prix soit prononcé par une femme, surtout dans une Ecole communale, et c'est une mission délicate et périlleuse pour celle qui en accepte la responsabilité.

« J'imagine que si M. le Maire s'est ainsi adressé à moi, c'est qu'il sait depuis longtemps que rien de ce qui touche aux femmes, à leur situation sociale, à leurs devoirs et à leurs droits ne m'est indifférent et que je consacre à leur cause bon nombre de mes instants.

« Mais ce que M. le Maire pouvait ne pas connaître en me faisant cette

proposition, c'est la joie grande que j'en éprouverais personnellement en m'offrant l'occasion de dire tout haut, dans une assemblée comme celle-ci, ce que je pense des instituteurs et des institutrices.

« C'est une occasion unique pour moi de payer une dette de reconnaissance aux maîtresses qui m'ont élevée.

« J'ai aimé profondément mes maîtres et quoique mes années de classe soient déjà bien loin, leur souvenir est resté si gravé dans ma mémoire et dans mon cœur que les heures que je passe encore avec mes maîtresses sont comptées comme les plus agréables de ma vie.

« Quand je suis fatiguée par les luttres et les épreuves journalières que nous impose l'accomplissement de nos devoirs, souvent difficiles à remplir et même à connaître, c'est à l'étude, à des travaux qui me donnent l'illusion d'être encore une élève, sur les bancs de la classe, que je demande la détente de mon esprit et le repos de mon corps.

« Vous comprendrez donc, mes chères amies, après cette confidence que je viens de vous faire, avec quelle joie j'ai accepté cette offre de M. le Maire.

« Mes chères petites, ce n'est pas un discours que vous allez entendre.

« Je ne sais pas en faire, c'est mon cœur qui parlera à votre cœur ; c'est une amie de tout ce qui est jeune qui demande la permission de vous donner quelques conseils affectueux.

« Une expérience déjà longue, hélas ! m'a prouvé que toutes les réformes sociales qu'on peut et qu'on doit espérer et rêver, toutes..., dis-je, ne peuvent réussir sans le développement aussi large et aussi complet que possible de l'instruction à tous les degrés ; et, l'Ecole primaire est la base de tout l'édifice.

« Ce n'est pas ici que nous aurons des regrets à formuler ou des reproches à faire ; car la ville de Boulogne, le conseil municipal et la municipalité ont largement fait les choses.

« En quelques années, nous avons vu s'élever trois grands groupes scolaires, admirablement construits et pourvus à grands frais de toutes les facilités possibles pour vous instruire.

« Vous êtes aujourd'hui si bien installées, qu'aucune de vous n'a plus la moindre excuse pour être paresseuse ; aussi, suis-je convaincue que déjà, ou bientôt, du moins, vos maîtresses déclareront que ce qualificatif désagréable est un mot vicilli, hors d'usage dans la commune de Boulogne.

« Vos excellentes maîtresses, mes chères petites amies, ne font pas que vous instruire.

« Elles ne se bornent pas à vous initier aux beautés de notre langue française, aux difficultés de l'arithmétique, aux splendeurs de la géographie et aux récits palpitants de l'histoire ; elles font plus, elles vous élèvent.

« Après avoir prodigué tous leurs soins à éveiller votre intelligence, à la meubler des connaissances qui vous aideront au cours de votre vie, elles trouvent encore le temps de former votre cœur.

« A chaque instant, et, sans même que vous vous en doutiez, par un mot, par une remarque, tantôt sous la forme d'un blâme léger, tantôt par un encouragement discret, elles vous apprennent à aimer, à respecter votre mère qui prend soin de vous à toute heure du jour, votre père qui travaille pour vous adoucir les rigueurs de la vie et subvenir à tous vos besoins. Mais ce qu'elles ne vous disent pas, vos maîtresses aussi modestes que bonnes, c'est qu'il faut aussi que vous les respectiez.

« Oui, mes enfants, respectez vos maîtres, vous leur devez bien cela en échange de tout ce qu'ils font pour vous.

« Je n'ai pas besoin de vous dire : aimez-les.

« On aime toujours ceux qu'on est habitué à respecter.

« Vos maîtresses, mes enfants, ont, elles aussi, été jeunes comme vous.

« Comme vous, elles étaient de bonnes petites filles, bien travailleuses, et c'est parce qu'elles ont écouté respectueusement leurs professeurs qu'elles ont passé avec succès ces terribles examens qui ont, bien des fois, fait battre trop vite leur cœur.

« Victorieuses de ces épreuves personnelles, maintenant elles se consacrent à vous.

« Elles vous donnent les heures de la journée pour le travail des classes et sacrifient les soirées et même les nuits pour corriger les devoirs et préparer les travaux du lendemain.

« Tout cela est accompli avec courage, avec ardeur, en échange d'avantages souvent bien limités par les nécessités budgétaires ; mais elles travaillent néanmoins avec joie et se trouvent payées de leurs peines quand elles trouvent dans vos efforts, dans vos progrès, dans votre conduite respectueuse, la preuve que vous profitez des leçons qu'elles vous donnent si affectueusement.

« Vos joies sont leurs joies, vos triomphes les leurs.

« Quand tout à l'heure on va vous dire que nos écoles de Boulogne se sont distinguées et que le nombre des certificats d'études atteint un chiffre très respectable cette année, elles en seront autant et plus fières que vous, et, comme elles applaudiront quand elles entendront prononcer les noms des élèves, qui, répondant à leur sollicitude, viendront chercher les prix qui sont la récompense du travail de l'année.

« Et vous, Mesdames, vous mères de famille, qui ne vivez que pour vos fillettes ;

« Vous pères, qui ne travaillez avec tant d'ardeur que dans l'espoir de

préparer à vos enfants un avenir heureux, c'est à vous que je m'adresse et je vous dis :

« Pères et mères, ayez dans vos demeures le plus grand soin d'apprendre à vos enfants le respect pour les maîtres.

« Dans vos actes, dans vos paroles, devant vos enfants, témoignez toujours de la haute estime que vous ressentez pour ces femmes et ces hommes dévoués qui donnent le meilleur de leur cœur et de leur vie à vos enfants.

« Ils vous remplacent à l'heure où votre labeur quotidien vous éloigne forcément de ces êtres chéris.

« En apprenant à vos enfants les devoirs envers les maîtres, vous travaillez pour vous : car l'enfant qui aime et respecte ses maîtres, aime et respecte ses parents.

« C'est en développant tous ces sentiments que vous aurez, soyez-en sûrs, le bonheur au foyer familial.

« Cette paix, cette harmonie au sein de la famille et commençant à l'école sont encore les vraies joies, celles qui consolent de tous les mécomptes de la vie et qui ne laissent après elles ni amertume, ni regret.

« Et vous, monsieur le maire, vous, messieurs les adjoints et conseillers municipaux qui, dans vos délibérations, prenez un si grand souci d'améliorer chaque jour le sort des instituteurs et des institutrices, vous faites de la bonne et patriotique besogne dont vos concitoyens ne vous sauront jamais trop de gré.

« Comme je me trouve ici dans un milieu féminin, je parlerai des maîtresses principalement et je dirai : les bonnes maîtresses forment les bonnes élèves qui deviendront plus tard des femmes distinguées, de sérieuses et vraies compagnes de leurs maris et des mères patriotes.

« On a dit qu'après la bataille d'Iéna c'était l'instituteur qui avait relevé l'Allemagne écrasée par nos victoires.

« J'ajouterai que l'institutrice y a aussi contribué, car l'esprit du devoir et la science n'ont pas de sexe.

« C'est en agrandissant, en perfectionnant les méthodes d'enseignement que l'Allemagne a pu, en 1870, prendre une cruelle revanche.

« C'est par l'instruction que la France se relèvera à son tour.

« Notre pays paraît l'avoir compris, car depuis nos malheurs, il y a eu de tous côtés un élan magnifique pour le développement de l'instruction publique.

« Oui, l'instruction largement répandue nous rendra, par le seul fait de son influence, le rang auquel nous avons droit et lorsque reviendra pour notre beau pays l'heure du succès, c'est à l'instituteur et à l'institutrice que nous le devons.

« Ce sont vos maîtres, mes enfants, qui préparent ce jour, et, s'il est permis de prévoir une époque où les peuples cesseront de se faire la guerre cruelle et impitoyable avec son cortège de misère et de mort, ce sera sur le terrain de l'instruction que se transportera la lutte d'influence.

« Le premier peuple du monde sera le plus instruit et ce sont vos maîtres qui vous conduiront à la victoire.

« Cette bataille-là sera toute d'espérance et de richesse.

« Voilà pourquoi, mes enfants, pourquoi mesdames et messieurs, je remercie monsieur le maire pour l'honneur qu'il m'a fait de pouvoir exprimer publiquement les sentiments que j'éprouve et je termine ma modeste allocution en vous disant à nouveau : « Ayons, ayons toujours respect et affection profonde pour ceux et celles qui nous élèvent et nous instruisent. »

Ce discours a produit une grande émotion dans l'auditoire.

UN SOLDAT SOMNAMBULE

Le bataillon du 3^e régiment d'infanterie de marine à Saintes compte parmi ses hommes un jeune soldat somnambule qu'on a dû envoyer à l'hôpital de Rochefort.

En état de somnambulisme ce jeune homme répond à toutes les questions qui lui sont posées; il prédit l'avenir, voit à distance avec une lucidité merveilleuse. Voici du reste trois faits que nous signale notre correspondant et qui sont attestés par de nombreux témoins :

Une clef avait été perdue; on la cherchait depuis longtemps sans pouvoir la découvrir. Le somnambule est interrogé; il indique un des recoins de la caserne; l'on s'y rend et la clef est retrouvée.

Autre fait : deux soldats du bataillon volaient le café de l'ordinaire qu'ils revendaient à une tierce personne; plus de 100 kilos avaient ainsi disparu. Il était fort difficile de découvrir les coupables et à tout hasard on questionna ce sujet qui les dénonça en les nommant.

Les deux coupables furent obligés d'avouer et cette affaire est aujourd'hui à l'instruction.

Le recéleur et les deux soldats seront jugés à la prochaine session.

Voici un autre fait plus fort que les précédents : étant en état de somnambulisme, le soldat révélateur déclara qu'un détachement de son régiment, qui était allé en Nouvelle-Calédonie, y était arrivé le 14 juillet et y avait débarqué à sept heures du matin.

On télégraphia aussitôt pour s'assurer de la véracité du somnambule et

on acquit la certitude qu'en effet le détachement était arrivé à destination le 14 juillet et avait débarqué à sept heures du matin.

Ce jeune soldat est en traitement à l'hospice de Rochefort et il sera proposé pour la réforme. (Journal la *France* du 1^{er} septembre 1888).

M. DELPHIN.

INTELLIGENCE DES CHIENS

M. le Dr Mavrogény, professeur à l'École de médecine de Constantinople, parle des chiens qui encombrant les rues depuis des siècles. Mahmoud II les fit déporter dans les îles désertes de la mer de Marmara, ils repassèrent à la nage en terre ferme et réintégrèrent leurs quartiers. Mahmoud n'eut plus le loisir de châtier cette insubordination. Depuis ce temps, on les considère comme un mal nécessaire.

Dévorateur passionné de tout ce qui a eu vie, le chien est à lui seul le boueur, le désinfectant et le four crématoire les mieux appropriés à l'état des finances de la capitale de l'empire turc.

Les choses putrescibles sont instantanément réduites par le chien qui a un véritable patriotisme de minaret, de l'attachement pour ses compatriotes, vit avec eux en bons termes, a pour eux des manières insinuanes; il est très intelligent et industrieux, « perfectible », au témoignage de M. Mavrogény, et c'est le seul assainissant dont on en puisse dire autant.

Ils vivent en société, ont leurs lois réduites au nécessaire, et ne forment pas un seul état pour toute la ville; restés indépendants au sein d'une ville populeuse, ils s'y organisent à leur guise, s'arrangent pour vivre ensemble.

Les chiens d'une localité liés entre eux par l'habitude et la parenté s'aiment et s'entraident; ils réservent leurs crocs pour l'étranger imprudent. En chien, comme en latin, un même mot désigne l'étranger et l'ennemi.

Chaque État a son chef, le plus beau et le plus vaillant, à l'allure grave et altière; un chien étranger souille-t-il le quartier de sa présence, surtout s'il a des airs hautains: « Dans ces circonstances, loin de se ménager il s'expose le premier et se prodigue dans tous les dangers de la bataille corps à corps. » La troupe entière, entraînée par l'exemple se rue dans le sillon de sa course effrénée.

La manière dont ces sortes d'affaires se terminent mériterait d'inspirer un peintre animalier et comique.

Le vaincu se couche sur le flanc, dans l'attitude la plus humble, aplati de l'avant et écarté de l'arrière en signe de soumission et de supplication. Les pattes de derrière fléchies découvrent le ventre contre lequel la queue

recoûbée s'applique étroitement; la tête est ramenée vers la poitrine et la langue pourlèche fièvreusement les babines. C'est leur manière de demander l'aman; le général vainqueur lève la patte de derrière sur le vaincu...; c'est leur manière de l'accorder.

L'insulte faite à la nation est lavée dans l'humiliation de l'insulteur, qui peut ensuite à son gré partir ou demeurer.

LES MAGNÉTOPATHIES : Un congrès de magnétiseurs allemands vient de se tenir à Eisenach. Pour éviter les poursuites judiciaires en vertu de la loi qui défend aux personnes non diplômées de s'affubler de titres médicaux, les membres du congrès ont pris la décision d'abandonner leur ancienne dénomination de magnétiseurs-guérisseurs pour s'appeler maintenant *magnétopathes*, et de fonder une Société de magnétopathes allemands.

LA DOUBLE VUE DES SOMNAMBULES

(Suite).

II

S'il est permis de s'aventurer aujourd'hui dans le domaine de l'occultisme, c'est grâce aux lumières de la physiologie surtout et de l'hypnologie qui a pris dans ces derniers temps le caractère d'une science positive.

Les faits de lucidité magnétique rapportés hier se rattachent tout particulièrement à la *suggestion mentale*, question à l'ordre du jour dans le monde scientifique, question résolue même, pour tous ceux qui l'ont suffisamment étudiée.

La transmission de la pensée par le rayonnement physique des images cérébrales, voilà tout le secret de l'apparente vision à distance.

On ne peut évidemment constater les vibrations, les ondulations de la « force physique » pas plus que d'ailleurs celle des forces calorique et lumineuse; mais des centaines d'expériences faites par de nombreux physiologistes selon toutes les règles de la méthode scientifique, établissent d'une manière certaine que dans certaines conditions deux foyers cérébraux peuvent échanger leurs pensées et communiquer donc entre eux, *sans aucun intermédiaire connu*.

Revenons donc à mon cas d'hier, en supposant, bien entendu, que je n'aie pas été victime d'une illusion de mes sens ni d'une supercherie de ma co-experimentatrice, qui aurait pu la veille au soir adresser — par télégramme — à la somnambule les renseignements que celle-ci avait constatés chez ma malade.

Appliquons à ce cas le principe de la suggestion mentale.

Tout ce que, dans son sommeil, la somnambule a dit à ma cliente, elle l'a fait sans sans s'en douter dans la pensée, dans le cerveau de son interrogatrice, où la simple visite — émouvante — de la veille avait suffi pour graver ce qu'elle avait vu.

Celle-ci n'a donc appris de la pythie, comme tous ceux qui l'avait précédée, que ce qu'elle savait déjà avant d'entrer chez elle.

Tous les sentiments de pitié, etc., exprimés par la somnambule, ce sont ceux qu'elle éprouvait elle-même en songeant à la pauvre malade.

Les médicaments administrés n'ont pu être devinés avant que j'en eusse fait la communication discrète à notre intermédiaire.

Quant au « bas » flairé au début, il n'a joué qu'un rôle secondaire, non inutile, cependant ; il a servi à fixer d'emblée toute la pensée de la consultante sur l'objet de sa consultation, à rendre cette pensée « monodémique », condition indispensable pour qu'elle soit bien perçue par la lucide.

Le bouquet d'odeurs qui s'en dégageait a tout au plus pu lui indiquer la nature de la maladie, et on a vu que la divination a été loin de se borner là.

Cette gymnastique de l'olfaction n'est qu'un mode d'entraînement, au même titre que les passes des magnétiseurs, les invocations des médiums-spirites, les exercices de cartes des cartomanciennes, etc., etc., servant à recueillir toute l'activité cérébrale et à la fixer sur un point commun.

Insensiblement, l'harmonie s'établit entre les cerveaux, et l'oracle se met à fonctionner d'autant mieux que les vibrations cérébrales des personnes en contact se rapprochent plus de l'unisson.

Comme ces personnes ne soupçonnent pas même l'existence de la suggestion mentale, elles attribuent ces révélations à Dieu, au diable ou aux esprits ou bien encore à une clairvoyance merveilleuse, selon les tendances particulières de leur cerveau.

Les somnambules présentent-elles toujours cette « lucidité magnétique » étonnante ? Non, tant s'en faut. Cela dépend d'un ensemble de conditions difficile à réaliser : tout d'abord du degré et du calme de leur sommeil ; cela dépend surtout des dispositions mentales, du caractère de l'expérimentateur ou du consultant. Cela dépend enfin de l'intensité du rapport, de la « sympathie » naturelle existant entre le cerveau de celui-ci et le cerveau de son sujet : la somnambule.

Si j'ai bien réussi avec la dame qui m'accompagnait, c'est que ce rapport était bien établi pour elle par l'entraînement d'une série de visites antérieures.

Si au contraire, en questionnant moi-même, je n'ai obtenu aucune réponse satisfaisante, c'est à cause de l'antipathie foncière de nos cerveaux.

C'est à cause de mes tendances analytiques et critiques ; je concentrais toute l'activité du mien dans ses couches supérieures (le péricéphale) au détriment des couches inconscientes (mésocéphale) seules actives au contraire chez la somnambule.

L'état opposé est le propre des gens naïfs et crédules peu habitués au raisonnement ; chez eux, sous l'influence de la foi et de l'émotion, les images cérébrales acquièrent une vivacité et une netteté telles, une puissance rayonnante si considérable, que la *photographie* s'en fait plus facilement dans le mésocéphale des somnambules.

Ici donc, comme toujours « c'est la foi qui sauve ». Cet adage est au fond plus sérieux qu'on ne le pense communément.

C'est pour n'avoir pas compris ce déterminisme d'un phénomène attesté dans tous les temps par des milliers de témoignages dignes de foi, que les savants ont toujours cru jusqu'ici devoir mettre ce phénomène sur le compte de la jonglerie ou de l'hallucination, parce qu'ils ne pouvaient l'expliquer ni même le plus souvent le constater de leurs propres yeux.

Il a toujours coûté à l'homme d'avouer son impuissance : toute vérité nouvelle l'effarouche.

En 1829, ayant à statuer sur le rapport *favorable* d'une commission d'enquête nommée parmi ses membres, l'Académie de France ne décida-t-elle pas de passer outre parce que « si les faits rapportés étaient réellement vrais, ce serait le renversement de toutes les lois de la physiologie !! »

On continua donc à rire des magnétiseurs. Mais rit bien qui rit le dernier : Aujourd'hui les « visionnaires » prennent leur revanche et le fameux décret ne subsiste que pour attester devant l'histoire l'outrecuidance comme le manque de sagesse et de loyauté de la docte assemblée.

Et maintenant, chers malades, vous savez à quoi vous en tenir sur le compte des oracles médicaux.

Consulter une somnambule, c'est tout simplement se consulter soi-même en se servant de l'organe de celle-ci pour se répondre.

Son cerveau est le miroir plus ou moins fidèle du vôtre, ses paroles sont l'écho de votre propre pensée.

Quant à la lucidité et à la portée de sa vision proprement dite, dans le temps comme dans l'espace, elle s'étend tout simplement de... Maubeuge à la Pentecôte.

Eh ! mais, dites-vous, et la somnambule de Paris ? Elle n'a pas pu lire les renseignements fournis à l'inspecteur de police dans le cerveau de celui-ci puisqu'il les ignorait lui-même et ne la consultait que dans le but de les apprendre.

Non, évidemment. Mais elle a lu chez lui le *reflet* de révélations émanant

du cerveau de la malade elle-même, que les circonstances avaient mis en rapport intime avec celui de son parent.

Précisons : La situation de la malade était peinte dans son mésocéphale par une association d'images allant se refléter dans celui du consultant et, de là, dans celui de la somnambule.

Un vrai jeu d'optique, alors ?

En effet ; comme je l'ai dit en commençant, des milliers d'expériences tendent à faire considérer la pensée comme une force, un mouvement vibratoire analogue à la lumière et à la chaleur et le cerveau comme un foyer dynamique, rayonnant son activité tout autour de lui, à une distance illimitée.

Tous nos mésocéphales, nos « âmes » comme disent les poètes, communiquent donc entre eux. Si nous ne sentons pas le choc de leurs vibrations, c'est qu'à l'état normal, ces impressions sont étouffées par celles beaucoup plus fortes de nos sens, par l'activité consciente du jugement et du raisonnement, de même que la lumière des étoiles est éclipsée pendant le jour par celle du soleil.

Mais dans certaines conditions telles que le sommeil ordinaire (rêve) mais surtout l'extase cataleptique, l'activité sensuelle tendant à s'éteindre, les vibrations de la pensée peuvent devenir sensibles, de même que le deviennent la nuit les vibrations lumineuses des planètes et des étoiles.

Le chien, ou le chat, égaré, reste en communication avec le personnel de son logis. Les impressions mésocéphaliques qu'il en reçoit et qui ne sont autre chose que l'instinct, servent autant que le flair à lui en faire retrouver le chemin.

Dans certains cas le flair ne saurait même intervenir, chez les pigeons voyageurs, par exemple, lâchés à 20 lieues de leur domicile ou bien encore chez les chats, que l'on fait concourir, ceux-ci ayant été emportés à plusieurs kilomètres dans des sacs de toile épaisse.

Ces animaux ne tardent cependant pas à s'orienter, c'est-à-dire à sentir de quel côté leur viennent les vibrations cérébrales de leurs maîtres.

Ceci paraîtra difficile à admettre ; je ne le donne du reste que comme une simple vue, appuyée toutefois sur des faits bien établis.

La suggestion mentale jette la lumière sur d'autres faits (?) non moins curieux se rattachant à la magie, à la « démonomanie » à l'homœopathie et à d'autres branches de l'occultisme.

Nous en parlerons prochainement.

Charleroi (Belgique).

D^r KARL SUEBEL.

NOUVELLES AMÉRICAINES

Dans le dernier numéro du *Banner of Light*, de Boston (États-Unis), on annonce le trépas d'une femme médium, très connue, et qui vivait sur une jolie île, dans la baie de Onset, village tout à fait spirite. Mme Dr. Abbie E. Cutter était propriétaire de l'île en question, et là elle recevait les médiums malades ou pauvres. Au moment de sa mort se trouvait là Mme M. E. Williams, médium à matérialisation, de New-York, ce qui permit à l'esprit de la décédée d'apparaître tangiblement et de parler longuement aux assistants présents auprès du corps. L'esprit matérialisé alla d'abord à ses fils et les bénit de sa voix et de ses mains étendues, ensuite il se rendit auprès du corps qui ne lui appartenait plus, et s'écria : « Ne pensez pas aux morts, mais aux vivants. » Tous les assistants, il est dit, purent reconnaître Mme Cutter, parfaitement, dans l'apparition tangible qui se manifesta aux yeux de tous.

Dans le même journal il y a un bon nombre de compte-rendus des « *Camp meetings* » qui ont lieu en ce moment un peu partout dans la plupart des États de l'Union. On publie le nom des médiums qui se trouvent dans ces réunions, et leurs qualités, et même une liste des visiteurs qui se sont inscrits dans ces divers endroits. Onset et Lake Pleasant sont en tête, comme étant les plus considérables, les plus fréquentés de ces lieux. Ça marche ! ça s'étend là-bas, avec ardeur, comme chose la plus importante de la vie. Les curieux se rendent en grand nombre dans ces lieux charmants, où on a toute espèce de distractions, et il arrive souvent qu'ils partent de là avec des convictions nouvelles. Les médiums féminins sont surtout ceux qui font le plus de besogne, qui témoignent le plus de zèle, soit comme conférencières ou autrement.

Au sujet de Mme M. E. Williams, de New-York, citée plus haut, je dois dire que ce médium donna il y a un an, à Brooklyn, grande ville en face de New-York, une séance tout à fait publique de matérialisation, laquelle fut annoncée d'avance dans les journaux. C'était du nouveau et on craignait fort que les conditions ne fussent pas favorables à une démonstration en grand comme celle-là ; mais tout se passa à merveille, comme si Mme Williams avait opéré chez elle. J'ai assisté souvent aux séances de ce médium, et avant mon départ de New-York cette dame m'a dit qu'elle se proposait de venir à Paris l'année prochaine, pour l'Exposition. Il est assez probable qu'elle consentirait à donner quelques séances durant son séjour ici — ce qui serait une bonne aubaine pour les Parisiens. Je tâcherai que la chose ait lieu.

Je vois qu'à Onset les phases du phénomène ont été très variées durant

deux jours de suite (dans ce mois) aux assemblées publiques qui ont lieu là tous les jours pendant l'été. Il y avait une exposition de dessins médianimiques par le médium L.-F. Jones. Des coups frappés, très forts, furent produits par l'entremise de Mme Parker. Des manifestations physiques puissantes et en pleine lumière, par Horatio G. Eddy, fameux médium. Des démonstrations magnétiques, par le professeur Cadwell. Mme Whitney et le Dr Stansbury donnèrent des séances d'ardoises au public en général, chacun apportant ses propres ardoises, ficelées ou vissées en double. Sur ces ardoises il se produisit non seulement des communications, en différentes langues, mais aussi des dessins remarquables, à la requête mentale des assistants. Le Dr Rogers obtint un succès hors ligne par ses portraits d'esprits, faits instantanément, chacun reconnaissant les siens et s'exclamant de plaisir et d'étonnement. Un corps de musique agrémentait les entr'actes, et servit après à faire danser tout ce monde joyeux. HENRY LACROIX.

FRANCESCA

(Nouvelle spirite)

I

Marsyo avait douze ans à peine, et Francesca allait elle-même n'avoir que dix ans. Cependant, ils s'adoraient. Tel Dante, à l'âge de dix ans, aimait déjà, lui aussi, la jeune Béatrix. La mystérieuse loi de sympathie entre les natures n'est certes pas un vain mot ! Comme Roméo et Juliette, Paul et Virginie, Atala et René, leur âmes confondues dans les mêmes pensées ne formaient ensemble qu'une seule âme. S'étaient-ils donc connus et aimés déjà, comme diraient les apôtres du Kardécisme, dans de précédentes existences ? Ils étaient, en effet, de ces chastes amants inséparables tels que ceux dont l'histoire nous offre de si admirables exemples. Enfants, déjà ils ne pouvaient se résigner à se quitter. Plus tard, ils ne pouvaient s'éviter davantage, et c'eût été un sacrifice impossible pour l'un comme pour l'autre que de songer jamais à se séparer. Hélas ! la mort seule, cette implacable et cruelle moissonneuse, devait les forcer à se courber sous ses coups. Francesca mourut, en effet, dans sa quinzième année, ou plutôt (pour parodier les paroles du poète) « elle ne fit que changer de jeunesse, et reprendre « plus vite sa place au paradis ».

II

Le désespoir de Marsyo ne connut pas de bornes. Sa pauvre Francesca ! tout la lui rappelait ; il ne pouvait faire un pas sans que les objets environ-

nants évoquassent chez lui quelques souvenirs : cette verte prairie, n'avait-elle pas été témoin de leurs premières confidences amoureuses ? et un peu plus loin, sur le tertre en face du petit bois, ne s'étaient-ils pas juré bien souvent un amour éternel, lequel semblait défier tous les coups du sort ? Et maintenant, elle était partie : il ne la verrait jamais plus ! Ah ! que n'était-il mort en même temps que la chère adorée, et pourquoi ne s'étaient-ils pas envolés ensemble vers les patries mystérieuses où, dit-on, les amants se retrouvent ? Or, un jour que Marsyo, nouveau Pétrarque, se traînait péniblement au milieu des paysages qu'il avait parcourus autrefois avec Francesca, il s'arrêta, tremblant, arraché à sa mélancolie par une vision qui lui était apparue soudain. Devenait-il donc fou, ou bien n'était-ce qu'un rêve ? cette singulière apparition, il ne s'y trompait pas : c'était bien celle de la jeune et belle Francesca. Elle n'était plus seulement la jeune fille adorablement charmante qu'il avait aimée sur terre, mais, c'était bien elle, pourtant ; il la reconnaissait à son sourire toujours si doux, à son regard où se voyait maintenant comme un reflet du monde dans lequel elle vivait. Il allait ouvrir la bouche pour lui parler, mais elle disparut. Les jours suivants, Marsyo revint à la même place, et, plusieurs fois, il revit la même vision. Si elle ne lui avait pas parlé tout d'abord, c'était pour lui épargner un trouble trop grand ; plus tard ils entrèrent ensemble en communication de pensées, et ce fut ainsi que Marsyo apprit le secret de leur séparation. C'était une épreuve qu'il avait à subir ainsi, et par une faveur toute spéciale, Francesca avait obtenu de venir le consoler parfois, et l'encourager dans son exil. Les apparitions cessèrent pendant quelque temps, mais Francesca revint bientôt avec mission d'apprendre à Marsyo sa délivrance prochaine.

III

Il tomba malade en effet. C'était donc pour lui l'heureux moment attendu depuis si longtemps. Francesca elle-même vint à sa rencontre sur le seuil du monde nouveau dans lequel il allait entrer. « Viens, lui disait-elle, mon « bien-aimé. Tu as beaucoup souffert, mais rassure-toi : nous allons être « heureux maintenant à proportion même de tes souffrances. Les suaves « et presque divines impressions de notre amour sur terre, tu ne les as « jamais retrouvées, n'est-ce pas ? Trop belles et trop douces, en effet, pour « être goûtées deux fois, c'est en vain que tu les aurais recherchées de nouveau. Mais je t'ai protégé pendant l'épreuve ; j'étais là, je t'ai inspiré « la pensée de revenir à l'endroit où je t'ai apparu depuis, et c'est moi qui « t'ai mis en garde, dans ton désespoir, contre toute tentative criminelle qui « nous eût à jamais séparés l'un de l'autre ». Elle ajouta encore d'autres paroles douces et consolantes pour Marsyo, et son Esprit, uni à celui de

sa bien-aimée, se promet, pour mériter d'habiter un monde plus avancé que le nôtre, de revenir sur la terre pour travailler avec ardeur à la régénération intellectuelle et morale de ses frères en humanité. EDOUARD MICHEL.

Nécrologie : Mme Jolivet, notre sœur en spiritisme, est décédée le jeudi 30 août, à l'âge de 55 ans ; courageuse et grandement éprouvée, elle s'est dégaïe sachant que son organisme seul, son instrument de manifestation, se désagrégeait ; elle a demandé à être accompagnée par ses F. E. S., et sur sa tombe de bonnes et amicales paroles ont été prononcées.

EL PERFECCIONISMO ABSOLUTO

Cet ouvrage remarquable, écrit en espagnol par M. J. Ceballos Dosamantès, s'adresse aux hommes dont toutes les facultés intellectuelles et progressives ont atteint un degré de développement qui leur fait chercher l'idéal dans la seule vérité, et qui prennent pour devise ce principe : Être fidèle à la raison, la consulter et suivre ses préceptes.

L'auteur jette d'abord un rapide coup d'œil sur les éléments que les sciences naturelles nous offrent au sujet de l'origine de l'homme quant à son organisme matériel.

Après avoir étudié successivement toutes les révolutions géologiques qui ont produit la configuration actuelle de la terre, nous arrivons, dit-il, à la connaissance de ce fait important : l'apparition de l'homme à la période quaternaire.

Page 33 : M. J. Ceballos Dosamantès affirme qu'il existe une progression croissante dans le développement des êtres, de façon que les types naissants apportent toujours une puissance de perfection plus grande que celle des types qui les ont précédés ; de plus, entre chaque degré de l'échelle ascendante se trouvent les espèces intermédiaires qui leur servent de liaison.

Page 64 : N'ayant pas trouvé la clef du progrès dans les phénomènes de la vie et de la génération, étudions, dit l'auteur, le phénomène de la mort.

Dès les premiers pas, dans cette voie, nous remarquons des faits entièrement opposés à ceux que nous cherchons ; au lieu de voir sortir des êtres plus parfaits de la dépouille des cadavres, nous voyons que la substance abandonnée par une puissance qui fait naître en l'homme les sublimes impulsions de l'amour et du génie, obéit maintenant à un pouvoir subalterne qui manifeste son existence au moyen de formes primitives et rudimentaires. La tendance générale à ne considérer la substance qu'à l'état solide a retardé jusqu'ici la marche de la science. Cependant les savants modernes commencent à étudier les nuances infinies que la matière offre dans l'échelle de sa densité, ils ouvrent ainsi à la philosophie des horizons nouveaux, et dans un état fluide et subtil de la matière elle-même, la raison découvre un monde invisible, mais réel et objectif.

Page 101 : Le fait de la pluralité des existences nous explique les différentes manières d'être de l'esprit humain et nous montre qu'il ne faut pas attribuer aux caprices du hasard si un homme vient au monde avec les aptitudes nécessaires pour devenir savant illustre ou grand poète, tandis qu'un autre ne possède aucune de ces brillantes facultés. La différence entre eux vient de l'époque plus ou moins éloignée à laquelle ces deux esprits sont entrés dans la hiérarchie humaine.

Page 124 : Les adversaires de la théorie de la réincarnation ont demandé :

à quoi sert l'immortalité si l'âme perd le souvenir de ses existences antérieures ? A cette question nous répondrons qu'elle sert à acquérir la mémoire du passé en même temps qu'une perfection générale : la loi du progrès nous conduit à ce moment suprême où le souvenir détaillé des vies antérieures nous présente, dans sa majestueuse synthèse, l'éternelle unité de notre existence.

Page 158 : En parlant des communications d'outre-tombe, l'auteur expose les inconvénients et les difficultés que présente l'étude des faits spirites ; il insiste sur ce point important : l'étudiant doit se souvenir que le spiritisme, considéré comme science, n'offre encore aucune loi connue ; c'est au moyen de l'expérimentation répétée qu'on parvient à formuler des lois ; il doit donc apporter à cette étude la patience et l'impartialité qu'exige toute méthode scientifique.

Nous recommandons particulièrement à l'attention des lecteurs le chapitre V dans lequel il est démontré que le châtiment divin n'existe pas, et que les lois humaines doivent tendre non à châtier l'individu, mais à l'instruire.

Page 181 : En étudiant les différents états des esprits humains, on peut les diviser en six classes principales :

1° L'état primitif d'ignorance absolue sans connaissance du bien et du mal.
2° Les classes inférieures des peuples civilisés qui n'ont pas conscience du mal moral et n'appréhendent que le mal physique.

3° L'état de ceux qui, connaissant le bien et le mal, se laissent néanmoins dominer par leurs passions et n'ont pas la force de les réprimer.

4° Ceux qui savent vaincre leurs mauvaises inclinations.

5° Les esprits avancés qui, non-seulement dominent leurs passions, mais qui, de plus, marchent avec courage dans la voie du progrès.

6° Ceux qui, ayant atteint un degré supérieur de perfectionnement intellectuel, ne sentent plus aucune impulsion vers le mal et n'ont qu'une seule passion : l'amour du bien. Ils préfèrent la vérité à tous les biens de ce monde, ils jugent avec un sentiment paternel les actes répréhensibles de leurs frères et font tous leurs efforts pour les instruire.

Page 212 : Les hommes, incapables de concevoir la notion abstraite d'une cause universelle et créatrice, ont rapporté l'idée de Dieu à l'individualité d'un Grand Etre, lui attribuant nos défauts et nos qualités. A mesure que les facultés humaines se sont développées, l'imagination a vu croître les attributs divins : heureusement, la raison nous fait enfin comprendre l'absurdité de confondre la cause créatrice avec les fables allégoriques enfantées par l'esprit humain.

Page 216 : Le mal existe, sans doute, mais il n'est que le prélude du bien ; c'est le fait d'une création commençant à l'imperfection pour arriver plus tard au perfectionnement absolu.

Nota : Nous admirons sincèrement l'œuvre de M. J. Ceballos Dosamantes, notre F. E. S., et nous en recommandons la lecture à tous ceux de nos abonnés qui connaissent la langue espagnole.

Concours de poésie ouvert tous les mois. Demander le programme à M. Jules Canton, directeur de la *Lyre universelle*, 42, rue des Ecoles, à Paris.

Le Gérant : H. JOLY.